

Pour échapper à ce qui nous mène au néant.

Retrouver la lumière qui jaillit du Milieu – entre Soi et Autrui, entre l'Humain et la Nature

par Eiji Hattori

La civilisation moderne est issue de la révolution scientifique survenue en Occident au 17^{ème} siècle, à laquelle a fait suite au 18^{ème} siècle, la révolution industrielle. Elle a été fondée sur la logique cruelle de Zénon d'Élée selon la dénomination de Paul Valéry dans ce beau poème *Le cimetière marin*. Ce cimetière qui donne sur l'azur de la Méditerranée. Et qu'il vénère tout en dénonçant une logique – qui est aussi celle du dualisme ontologique entre sujet et objet- car elle nous entraîne on ne sait où.

De fait, il me semble que nous sommes à la veille d'une *singularité* - un point où l'humanité d'aujourd'hui n'aura plus de sens- un point de non-retour où l'intelligence artificielle pourrait surpasser l'intelligence humaine. L'humanité serait alors mise sous le commandement de l'informatique. A quel moment avons-nous commis l'erreur, les erreurs qui nous entraînent vers cet anéantissement ? Avons-nous cherché à y remédier ? Comment est-ce possible ?

Pour chercher des réponses à ces questions, il me semble nécessaire de remonter le temps et de questionner principalement la logique du *tiers exclu* qui s'est imposée à la civilisation moderne et qui enjoint de choisir entre *l'être et le néant* et de mettre en œuvre la binarité digitale du *Un ou Zéro*.

Dans le texte qui suit je vais m'efforcer de pointer des éléments engendrés par l'évolution de la civilisation moderne, des éléments si périlleux qu'ils risquent d'aboutir à l'anéantissement de la nature et de notre propre existence. En fait, ces événements se sont produits en un laps de temps qui ne représente qu'un vingt-millième des sept millions d'années de l'histoire de l'humanité ; à ce titre ils sont une simple anomalie historique. Et pourtant, cette période anormale et ses valeurs – après avoir mis quelque temps à s'imposer- restent considérées aujourd'hui encore comme une évidence normalité pour beaucoup d'entre nous qui l'acceptent au lieu de résister et de les combattre. Cette période saillante dans la douce courbe du temps, a commencé il y a environ 300 ans. Elle s'étend de la révolution scientifique du XVII^e siècle et du Siècle des Lumières du XVIII^e jusqu'à nos jours.

Mon propos très discursif part de la bifurcation majeure constituée par un divorce culturel avec la Nature remis en cause récemment tant par des scientifiques que par des religieux et peu à peu par l'opinion publique internationale (I). J'examine ensuite la tentative d'y remédier à laquelle j'ai participé depuis l'UNESCO, en définissant et promouvant la diversité culturelle et le dialogue des civilisations avec l'appui de scientifiques (II). Puis je présente des germes de renouveau qu'apportent des courants de pensée qui me paraissent essentiels, celui conceptualisé par la mésologie d'Augustin Berque, par la philosophie de Gabriel Marcel et par le mouvement du convivialisme (III). Et je termine avec ce que je retire de ces apports combinés à la fois de l'influence de ma culture japonaise marquée du principe féminin selon Ryôtarô Shiba¹ et de ma

¹ Pour l'ensemble des auteurs cités, l'ordre prénom-nom sera adopté comme il est d'usage en français, bien qu'en japonais, on procède usuellement selon l'ordre nom- prénom. De même le patronyme de M Eiji Hattori est écrit dans l'ordre prénom-nom. Pour les personnages historiques l'ordre selon lequel ils sont connus est maintenu.

sensibilité à plusieurs courants de pensée qui soulignent l'importance de ce qui jaillit : entre Soi et Autrui, entre l'Humain et la Nature (IV).

I- Divorce culturel avec la Nature

État des lieux

Les caractéristiques propres à notre époque sont issues d'un divorce culturel avec la nature ce qui est véritablement dramatique.

D'après la théorie des cinq grandes révolutions de l'humanité qu'a présentée Shuntarô Itô (né en 1930), éminent professeur japonais de civilisations comparées, la révolution anthropologique, la révolution agricole, la révolution urbaine et la révolution spirituelle seraient arrivées presque synchroniquement dans toutes les contrées du monde alors que la cinquième, la révolution scientifique au XVII^e siècle n'est survenue qu'en Europe. Pourquoi ?

Nous devons reconnaître que cette révolution scientifique donna naissance à la révolution industrielle qui projeta l'Europe loin devant les autres nations du monde et la transforma en dominatrice de la civilisation mondiale.

Il faut noter que ce phénomène n'est pas sans rapport avec la bataille entre la science et l'Église qui éclata en Europe à partir de la Renaissance. Cette guerre virulente fit naître la théorie de la double vérité et créa la notion de science « *Value free* » (dispensée de valeur morale). La « vérité » à la science, « l'éthique » à l'Église. L'antagonisme entre science et spiritualité et la victoire de la première au 17^e siècle signifie précisément la naissance de la science dotée d'indulgences et de la civilisation de l'« Avoir ».

Cette civilisation libérée des valeurs est exactement celle qui a abouti à l'invention des armes de destruction massive. Elle justifie la conquête de la terre et la colonisation. Elle a réduit à l'état d'esclaves de nombreux peuples, et elle continue actuellement son destin meurtrier en détruisant la planète elle-même sous la férule du fondamentalisme du marché.

Dénonciation du divorce par l'UNESCO

Le colloque que j'ai eu l'honneur d'organiser à l'université des Nations Unies, à Tokyo, pour commémorer les 50 ans de l'UNESCO en 1995, avait pour nom « La science et la culture ; un chemin en commun vers le futur ». Il avait pour but de dénoncer cet état des lieux que je viens de décrire. Les participants, des chercheurs renommés de nombreux pays ont alors adopté à l'unanimité un « Message de Tokyo » dont je reprends des extraits ci-dessous.

« La science mécaniste, qui a connu son apogée au siècle dernier, s'employait à séparer l'observateur impassible de l'objet étudié. Elle débouchait ainsi sur la conception d'un progrès aveugle qui favorisait à son tour une vision matérialiste de la civilisation. C'est ainsi que nous pouvons discerner aujourd'hui deux idéologies rivales : d'un côté, une conception technologique du "progrès, réalisé par une normalisation des civilisations ; de l'autre le souci de la préservation des identités culturelles et les valeurs par le respect de la diversité. Ces idées fortes reposent sur la croyance non vérifiée en une incompatibilité entre « la science » et « la culture et la tradition » qui seraient séparées par un fossé infranchissable ».

« A notre avis, cette incompatibilité apparente est due au fait qu'au cours des 300 dernières années---un dix-millième seulement de la vie de l'humanité----la science occidentale s'est écartée des conceptions plus holistiques de la nature qui régnaient auparavant. Cette évolution s'est fondée sur une vision mécaniste de la nature, dénuée de toute référence à des valeurs, qui a certes conduit à l'abondance matérielle et technologique mais aussi à une spécialisation et à un cloisonnement croissant. »

Les signataires soulignent ensuite que des scientifiques avancés ont commencé à remettre en cause les principes, les pratiques et les théories des derniers siècles ouvrant un chemin vers de nouvelles manières de connaître qui renouent avec des « vérités » beaucoup plus anciennes et d'avant le divorce d'avec la Nature.

« Au cours du XXème siècle, des découvertes empiriques ont conduit d'éminents scientifiques (il ne s'agit ici ni de théologiens, ni de philosophes, mais bien d'hommes de science) à revenir sur les postulats des trois siècles antérieurs. Ce revirement est dû principalement aux inventeurs de la physique quantique, qui ont découvert l'existence dans l'univers d'une forme d'intégralité s'apparentant à celle que faisaient intervenir autrefois des conceptions abandonnées depuis par la science. »

« Cette ère des Lumières qu'il s'agit d'instaurer se caractérise principalement par une conception nouvelle de l'unité dans la diversité. Les spécialistes des sciences naturelles et des sciences sociales soutiennent depuis longtemps cette idée, qui a pris corps initialement dans le domaine des arts visuels, que le tout est davantage que la somme de ses éléments et qu'il en est différent. Selon cette conception, l'association spécifique des éléments qui constituent le tout donne en elle-même naissance à des attributs nouveaux. Mais les scientifiques ont maintenant mis au jour un autre aspect holistique de l'univers, totalement différent. Ce nouvel "holisme" considère que le tout est englobé dans ses composants et que ceux-ci sont repartis dans le tout. »

J'interprète cette dernière affirmation en notant que pour eux « le Tout se reflète dans l'un, et l'un se reflète dans le Tout ».

Cette déclaration des représentants des secteurs scientifiques de pointe est très importante. Le dernier paragraphe que j'en ai cité montre une vision scientifique de l'univers qui se rapproche des connaissances qui furent celles des guides spirituels apparus aux quatre coins du monde à l'époque de la révolution de la pensée humaine entre le VI^e et le IV^e siècle av. J.-C. Période définie et appelée par Karl Jaspers (1883-1969) la période axiale, *Achsenzeit*.

J'ajouterais aujourd'hui que cette vision rejoint celle du mandala mais aussi tout autant celle du « *Tat Tvam Asi* » (L'univers et le soi ne font qu'un) de l'Upanishad (les textes philosophiques de l'hindouisme) que du *Tawhid* de l'islam. Ce mot primordial dans l'islam ne signifie pas simplement « inséparabilité de la religion et de l'État », mais invoque l'omniprésence de Dieu dans tous les phénomènes.

Voilà une transition vers le religieux et la récente dénonciation à son tour, du divorce d'avec la nature, qu'ont prononcée à leur tour quelques religions, en particulier la religion catholique, par la voix de son pape.

Vaines prises de conscience de pensées religieuses et scientifiques

Parallèlement et plus récemment que l'avertissement solennel de l'UNESCO, se sont faites entendre des pensées religieuses et scientifiques de mise en garde sur la fausse route suivie par notre humanité au regard de sa relation avec la nature.

Dans son encyclique *Laudato Si* délivrée en 2015 le pape François est intervenu sur la « dépersonnalisation » de la nature. Ce pape, fervent disciple de saint François d'Assise (1181/2-1226), ne put qu'admettre cette erreur commise par la religion judéo-chrétienne. Alors que l'homme fait lui-même partie de la nature (*φύσις phusis*), « tel Dieu » il commença à l'observer et à la dominer. La nature fut réduite à un simple objet à gouverner. Tel Dieu, l'homme porta un regard extérieur sur la nature par le biais de son esprit rationnel. L'Homo Deus (Yuval Noah Harari) n'est pas le futur de l'homme. L'homme dieu est apparu dès le XVIII^e siècle. Avec la philosophie des Lumières, les hommes commencèrent à se comporter tels des êtres ayant accédé au trône divin. Mais ils ne se rendirent pas compte qu'en faisant cela, ils perdaient la moitié de leur Être.

En même temps, le dieu judéo-chrétien, le dieu créateur au visage humain fut tué. Ce Dieu par son souffle anima la glaise (Adam) et ainsi créa l'homme. L'esprit des Lumières tua ce dieu.

« Animer » signifie introduire l'Anima. L'Anima est la vie, l'Anima est l'âme et ainsi l'esprit. Mais durant le siècle des Lumières, les hommes qui choisirent comme dieu la Raison, dénigrèrent petit à petit l'importance de la spiritualité.

Ce dieu qui nous a animé devint microscopique, puis disparut. Lorsque Friedrich Nietzsche (1844-1900) prononça les mots « Dieu est mort », il parlait d'un fait déjà accompli.

D'autres penseurs chrétiens, non-proclamés comme Michel Serres ou assumés comme Gabriel Marcel, peuvent être cités. Une des affirmations des plus pertinentes est celle que fit notre ami Michel Serres. « *Evoquée ou révérée jadis, répudiée naguère, dépecée aujourd'hui, la nature, comme somme des forces reconstituée comme en retour de nos actions, revient dans notre dos* ». (in *Signons la Paix avec la Terre*, UNESCO/Albin Michel, 2007).

J'ai répété sans cesse à la suite de Gabriel Marcel que « *La désertification de la Terre fut provoquée par la désertification de l'esprit* ». Le substitut à ce vide spirituel fut « l'avidité », la possession matérielle. Si l'on me demande de définir la civilisation moderne, je dirais qu'elle est celle du détournement de la valeur de l'être pour celle de l'avoir. C'est cela que Gabriel Marcel (1889-1973) a essayé de transmettre sans être compris des hommes modernes. Il proclamait : « *L'Être est en raison inverse de l'Avoir* » (dans *Être et avoir*, Parsi, Aubier, 1935). Bien au contraire, les hommes ont voulu tout posséder.

Le résultat en fut la totale domestication de la Terre. Et de nombreux scientifiques commencent à s'inquiéter. La nature sauvage a été presque totalement éliminée. 60% des animaux vivants (à l'exception des insectes) sur cette Terre sont des animaux d'élevage ou domestiqués, 36% sont des êtres humains et il ne reste plus que 4% d'espèces animales sauvages. Le biologiste américain Stuart Pimm dit que la biodiversité de la Terre diminue 1000 fois plus rapidement que dans une situation où l'humanité n'existerait pas. Chaque jour, 120 espèces disparaissent. La durabilité qui devrait être notre souci prioritaire est fracturée à sa base. Comme si la nature essayait de réveiller l'humanité, elle se venge sous forme de typhons gigantesques, de tornades, de tsunamis, de sécheresses, de feux de forêt, d'inondations et même de nouveaux virus.

Les études sur le climat dans le cadre de l'ONU qui se préoccupe de l'environnement depuis 1972 ont commencé à mobiliser les chefs d'Etat au cours de nombreuses conférences mondiales. Ils ont signé les accords de Paris en 2015. Ceux-ci reconnaissent l'affirmation par les scientifiques de la terrible menace du réchauffement climatique. Une augmentation de la température de seulement 1,5 °C par rapport à celle de la pré-révolution industrielle de la fin du XVIIIème siècle, entraînerait la transformation de la Terre en véritable enfer brûlant. Mais malgré cet avertissement, la température ne cesse d'augmenter et il ne nous reste plus aujourd'hui qu'une marge de 0,2°C. Pire encore, on prévoit même une montée de 4°C et nous commençons déjà à être les spectateurs de la réalisation de ce terrifiant présage. L'espèce humaine qui a chanté les louanges du progrès et a rêvé d'un futur doré, se rend compte maintenant que le temps de l'apocalypse qu'elle avait enfoui aux tréfonds de sa mémoire n'était pas qu'imaginaire.

II- Efforts de l'UNESCO pour nous ré-unir à la Nature

Reprendre le lien avec la nature grâce à la diversité culturelle et le dialogue des civilisations

Le colloque de Tokyo susmentionné, au-delà de montrer une nouvelle manière de concevoir la relation avec la nature de la part d'un nombre significatif de scientifiques parmi les plus

importants, a laissé un message fondamental sur l'importance de la diversité culturelle dans cette relation avec la nature. Il a été exprimé par Jacques-Yves Cousteau de la manière suivante : « La force de l'écosystème dépend de la richesse de biodiversité. Et cette loi s'applique aussi à la culture. »

C'est là ce qui a souligné dans le cadre de l'UNESCO l'importance de la diversité culturelle pour la vie de l'humanité. Et ce qui annonçait le vote à l'unanimité, en 2001, par les États membres de l'UNESCO d'une déclaration parfois considérée comme aussi fondamentale que celle sur les droits humains. C'est la « *Déclaration universelle sur la Diversité culturelle* » dont l'article 1 proclame : « *Source d'échanges, d'innovation et de créativité, la diversité culturelle est, pour le genre humain, aussi nécessaire qu'est la biodiversité dans l'ordre du vivant* ».

Le grand anthropologue Claude Lévi-Strauss – peu de temps avant de nous quitter- a soutenu cette idée, affirmant dans un discours de 2005 « *La diversité culturelle et la biodiversité ne sont pas simplement ressemblantes, elles sont liées organiquement* ».

Affirmer l'importance et donc l'ouverture à la diversité culturelle a été une proclamation réalisée seulement un mois et demi après le dramatique événement de la destruction des tours du World Trade Center à New-York, le 11 septembre 2001.

Cet événement qui a bouleversé l'opinion publique mondiale a suscité l'idée que si les relations entre diverses cultures étaient indispensables, cela semblait presque impossible entre certaines d'entre elles. Pourtant le dialogue entre les civilisations est nécessaire et cette nécessité m'était apparue depuis longtemps. A cet effet j'avais proposé cette notion (dialogue des civilisations) dans un projet que j'avais initié dans les années 1980, intitulé « *Étude intégrale des Routes de la Soie : Routes de Dialogue* ». Plus encore que les trois expéditions que nous avons envoyées sur la route des steppes, la route des oasis et la route maritime, c'était cette notion de « *dialogue des civilisations* » qui a attiré 30 pays et 2000 chercheurs pour travailler ensemble pour ce projet.

Mais au milieu des recherches entreprises sur la route maritime, en janvier 1991, la guerre du golfe éclata. Alors que le monde entier pointait du doigt l'Iraq, seul le marocain Mahdi Elmanjira s'exclama : « Ceci est la 1ère guerre civilisationnelle ! ». Ces mots tombèrent dans l'oreille de l'américain Samuel P. Huntington qui sortit la thèse du *Choc des civilisations*.

Alerté par le danger de cette théorie qui trouvait un large écho dans les médias et qui laissait entendre que les chocs étaient inévitables, le président iranien de l'époque Mohammad Khatami, plaida en faveur du thème mis en avant par le projet UNESCO des routes de la soie à l'Assemblée générale des Nations-Unis. C'est ainsi que l'année 2001 fut déclarée « *Année internationale pour le dialogue entre les civilisations* ».

Malheureusement, la situation actuelle nous montre que la véritable signification de ce slogan n'a toujours pas été comprise. Le monisme civilisationnel du XIXe siècle est toujours présent et encore trop peu de personnes se montrent disposés à accepter la diversité des civilisations, et à respecter les différences de valeurs.

Rappelons-nous que les civilisations naissent de rencontres. Les civilisations se meuvent tel des êtres vivants, font des rencontres et de ces rencontres naissent des enfants, de nouvelles civilisations. La civilisation européenne, tout comme celle du Japon, est née de la rencontre de nombreuses civilisations. Pourtant l'on refuse de reconnaître que cette civilisation moderne, elle aussi, se développa « *grâce aux autres* ». C'est comme une religion qui parce que révélée, ne reconnaît jamais l'influence des autres religions sur elle-même. C'est bien le cas de la religion chrétienne au moins jusqu'à un certain point.

Nécessité de repenser les concepts hérités de la chrétienté

Je vais évoquer la nécessité de repenser des concepts que l'Occident a hérité de la chrétienté, en me référant à Thomas d'Aquin et à la Bible.

Pour Thomas d'Aquin, je vais vous confier à l'aide d'une anecdote comment cette réflexion sur ce grand penseur m'est venue. C'était lorsque j'étais étudiant à Paris. Parmi les nombreux amis que je me suis fait en France, je me souviens bien d'Anne aux grands yeux verts, une étudiante de la Sorbonne passionnée de philosophie. Nous avons souvent de longues discussions dans les cafés du quartier latin. Un jour, alors que nous abordions le sujet du code moral, elle me dit clairement :

« Mes principes d'action sont uniquement la lucidité et le respect humain ! ». Elle affirma que l'on pouvait vivre uniquement de ces deux principes. Je me souviens avoir été troublé, me demandant si René Descartes (1596-1650) influençait même les jeunes de vingt ans ?

Un autre soir au coucher du soleil, perchés sur la butte Montmartre, alors que nous admirions la belle ville de Paris qui s'étendait à nos pieds, elle chuchota en regardant ce spectacle : « Il y a une conscience humaine derrière chaque fenêtre allumée. Derrière toutes ces lumières, des milliers d'esprits, que je ne connais pas, frétilent. Ça m'effraie ! » J'étais interloqué. Était-ce l'influence de Sartre ? Une autre fois au Carrousel du Louvre, lorsque je lui faisais remarquer que les arbres étaient magnifiques, elle me répondit : « La nature n'est belle que si les hommes la travaillent ! »

C'est alors que les thèses du traité - *De principiis naturae* (Des principes de la nature)- de Thomas d'Aquin (1225/6-1274) me traversèrent l'esprit, « *Natura est privatio* ». Les hommes lui donnent sa perfection. Ce sont des mots qui m'avaient troublé lorsque je les avais lus au Japon. Si l'on définit toute création comme la synthèse de *Forma* et de *Materia*, effectivement, la nature ne se place pas au sommet de l'existence. Et je me suis dit que la pensée de cette jeune étudiante était donc guidée par les théories ontologiques issues de la philosophie d'Aristote (384-322 av. J.-C.).

Si nous remontons au texte de la Bible, certaines différences de transcriptions du texte original interrogent sur le sujet qui nous occupe. Est-ce que le Logos ou la raison signifie une rupture avec la nature génératrice ? Si oui, était-ce inévitable ? Ce sont là des questions que nous devons nous poser. J'ai porté mon attention sur la traduction en latin de la Bible, la version dite la Vulgate considérée comme la référence principale.

L'Évangile selon saint Jean débute par « Au commencement était le verbe ». Pourtant, dans la version « Septuaginta » en grec, sur laquelle la traduction latine est établie, le mot utilisé est *Logos* (λόγος). Mais la Vulgate en latin n'a pas traduit *Logos* par *Ratio* comme il se doit, l'un et l'autre signifiant Raison en français. Au lieu de cela, *Logos* a été traduit par *Verbum*. On a évité le mot « raison », et choisi le mot « verbe-langue ». Et une langue est une sonorité. N'aurait-il pas été plus fidèle au sens d'origine de traduire de la façon qui suit : « *Dans le chaos du commencement, un son se fit entendre. Ce son possédait un rythme, le son était la loi* ».

Il me semble que la Vulgate a voulu faire comprendre que le message originel de la Bible n'est pas la Raison statique, mais la raison vibratoire. N'est-ce pas plutôt quelque chose qui ressemble au Dharma, la loi antique née en Inde ?

N'oublions pas que la révolution scientifique transforma la nature en objet, ce qui lui ôta sa spécificité d'être constitué du vivant. La nature fut déclarée comme « dépersonnalisée » selon l'expression du pape François lui-même. Ce ne fut pas un simple divorce avec la nature, ce fut le meurtre de l'entité originelle de celle-ci. De là, naquit une dichotomie entre deux termes, sujet/objet puis un algorithme du tiers exclu qui n'accepte pas le milieu. Et cette idée dirigea le monde. L'Anima de la nature résonante avec la spiritualité disparut. La raison séparant le sujet du reste de l'être fut la cause de la scission entre la science (*scientia*) et la sagesse (*sapientia*) des

traditions. L'inauguration à l'UNESCO du programme ;« Le dialogue entre la science et la culture » n'avait d'autre but que de questionner à fond cette scission.

Petit bilan des efforts menés à l'UNESCO

J'ai rappelé plus haut le message de Tokyo énoncé en 1995 suivi de la déclaration de 2001. Les efforts menés dans le cadre de l'UNESCO ont été permanents. Il me faut rappeler que la conférence de Tokyo, en Asie, avait été préparée par une série de conférences, une première en Europe, à Venise, en 1986, une seconde en Amérique du Nord en 1989 à Vancouver et une troisième en Amérique du Sud en 1992 à Bélém. Dès 1986, sous les auspices de l'UNESCO les scientifiques se sont efforcés de réviser les conceptions encore dominantes. Je cite ci-après des extraits de la déclaration de Venise qui en témoignent.

« La connaissance scientifique est arrivée aux confins où elle peut commencer le dialogue avec d'autres formes de connaissance. [...] La rencontre inattendue entre la science et les différentes traditions du monde permet de penser à l'apparition d'une vision nouvelle de l'humanité qui pourrait conduire à une nouvelle perspective métaphysique ».

« Tout en refusant tout projet globalisant, tout système fermé de pensée, toute nouvelle utopie, nous reconnaissons en même temps l'urgence d'une recherche véritablement transdisciplinaire dans un échange dynamique entre les sciences « exactes », les sciences « humaines », l'art et la tradition. Dans un sens, cette approche transdisciplinaire est inscrite dans notre propre cerveau par l'interaction dynamique entre ses deux hémisphères. L'étude conjointe de la nature et de l'imaginaire, de l'univers et de l'homme, pourrait ainsi mieux nous approcher du réel et nous permettre de mieux faire face aux différents défis de notre époque ».

Dans ce dialogue organisé par l'UNESCO, la science de pointe apporta une première réponse. Mais il nous faudra encore de nombreux échanges de connaissances pour faire bouger quelque chose. Je pense que le chemin sera long, car la suprématie du marché qui a comme dieu « l'argent » s'y oppose et les politiciens soutiennent cette suprématie pensant y trouver les moyens d'être élus. Ainsi nous vivons dans un monde déchiré.

III- Germes de renouveau pour une pensée incluant la Nature

Le dépassement du dualisme sujet-objet selon Augustin Berque

Pourtant certains intellectuels cherchent à promouvoir une autre ontologie que celle sur laquelle la civilisation moderne occidentale fonctionne. Mon attention a été attirée en particulier il y a presque 20 ans par Augustin Berque (né en 1942). C'était lors d'un symposium à Osaka sur la symbiose (*Kyôsei*). Il s'inscrivait en opposition à l'ontologie moderne qui s'appuie selon lui sur le *POMC*, le « Paradigme occidental moderne classique », une vision scientifique établie sur l'opposition entre sujets et objets. Il a entrepris une étude de « méso-milieu » où les sujets et objets apparaissent en même temps.

Son intervention à Osaka s'intitulait « La montagne contemple Li Bai ». Dans son poème « Assis seul sur le mont Jing Ting » le poète de la dynastie Tang, Li Bai (701-762), décrit la réalité de « la contemplation réciproque ». Il écrit que lorsqu'il contemplait la montagne, celle-ci le contemplait en retour. Dans ce contact mutuel, l'homme et la montagne se manifestent en même temps.

A ce moment, je me suis dit qu'il fallait que j'obtienne d'Augustin Berque qu'il participe au projet de coopération intellectuelle que je développais à l'UNESCO. Il fut ainsi invité à participer au

symposium sur « La diversité culturelle et les valeurs transversales » organisé en 2005 dans les murs de l'UNESCO à Paris. Cela lui permit d'y faire connaître les apports d'un philosophe japonais Tetsurô Watsuji (1889-1960). J'ai eu de multiples occasions de dialoguer avec Augustin Berque y compris lors du séminaire organisé à la Maison franco-japonaise à Tokyo en 2011. Un peu après le grand tremblement de terre suivi d'un immense tsunami qui a causé cet accident cauchemardesque à la centrale nucléaire de Fukushima I. J'ai été immensément content qu'Augustin Berque soit couronné en 2018, par le jury du Prix International Cosmos. Ce prix est attribué annuellement par la Fondation Expo 90 d'Osaka à des personnes dont les travaux ont contribué « à une compréhension significative des relations entre les organismes vivants, de l'interdépendance de la vie et de l'environnement mondial et de la nature commune intégrant ces interrelations ».

Berque développe une nouvelle épistémologie qui permet de comprendre l'existence humaine en accord avec la sagesse des traditions. Le problème majeur à surmonter dans l'épistémologie occidentale moderne tient selon lui au concept de sujet dérivé du Cogito de Descartes, c'est à dire de la séparation entre la conscience rationnelle et la nature en tant qu'objet. Pourquoi Emmanuel Kant (1724-1804) ou Edmund Husserl (1859-1938) posèrent-ils la question de la possibilité de connaître de façon rationnelle la chose en soi (*Ding an sich*) ? Ce genre d'interrogation n'existait point dans la philosophie grecque. Est-ce que la raison pure peut reconnaître un objet ? Toutes les épistémologies n'étaient qu'un combat à l'intérieur même du concept fondamental de dualisme qui avait été établi par le Cogito de Descartes. C'est pour cela qu'avant d'interpréter la « Critique de la raison pure » de Kant, il faut se demander pourquoi il a dû réfléchir sur ce sujet. Husserl a laissé tomber cette réflexion. C'est l'*Épochè* d'Husserl : il suspendit son jugement. Sa Phénoménologie est le résultat de son *Épochè* ((*ἐποχή*)).

La mésologie d'Augustin Berque

Berque s'est interrogé sur le rôle de l'espace entre le sujet, c'est à dire l'homme, et la nature. Le mot « Milieu » signifie « environnement » mais aussi « centre ». En grec, c'est « *meson* » qui est traduit par milieu. D'où le terme de mésologie forgé sur cette racine grecque. Celle-ci est différente de l'écologie qui traite de l'environnement de façon objective. Berque est un géographe devenu philosophe qui maîtrise une dizaine de langues. Sa pensée fut interpellée par l'ouvrage de Tetsurô Watsuji intitulé « *Fûdo* (Le milieu humain) » et qu'il lut en japonais pour le mieux comprendre. Selon Watsuji, l'existence de l'homme est le produit du milieu où il vit. Le milieu forme l'homme. Watsuji dit que les êtres humains sont formés dans des milieux qu'il classe de manière simplifiée en zone de mousson, zone fermière, et zone désertique.

Berque a dénommé *Trajection* les interactions entre le milieu et l'être humain. Sous l'appellation de « *médiance* » il enrichit le concept de *fûdo* défini par Watsuji. Le milieu n'est pas un objet, il détermine le sujet. La question n'est pas celle de la connaissance (épistémologie) mais de l'existence (ontologie). Berque se réfère aussi à un autre auteur pour forger son concept de médiance : Jakob von Uexküll (1864-1944). Ce dernier a défini ce qu'il appelle *Umwelt* (monde autour) comme le monde tel que vécu par telle espèce animale, et différent d'une espèce à l'autre. Si l'on étend sa thèse à l'espèce humaine, on se rapproche des théories de Watsuji.

Je reprends ci-après un extrait du discours prononcé par Berque lors de la remise du prix Cosmos :

« Uexküll et Watsuji sont les fondateurs de la médiance moderne que je défends. Mais je ne considère pas la médiance comme une simple étude d'écologie phénoménologique. Je pense qu'elle représente une vision holistique considérant le dualisme classique actuel comme un concept dépassé. Ce dualisme comme nous le savons bien, dépend entièrement d'une

différenciation radicale et abstraite entre le sujet et l'objet. Au contraire la médiance considère les différents faits concrets non comme entièrement dûs au sujet, ni à l'objet, mais comme une trajectivité. »

Il indiqua que selon lui la fondation du paradigme des sociétés modernes reposait sur l'erreur portée par le « principe du tiers exclu », et qu'il y aurait lieu de considérer plutôt le « Tétralemme » mode de raisonnement en 4 propositions de l'Inde ancienne. Ce raisonnement commence par l'affirmation « A est A », passe par la négation « A n'est pas non-A » puis par la double négation « ni A, ni non A » pour arriver enfin à la double affirmation « A est A tout en étant non A ».

En l'écouter j'ai pensé que c'était exactement le problème auquel j'avais été confronté face à Paul Ricoeur (1913-2005) quand j'étais son élève, boursier, à la Sorbonne. La 4ème proposition logique de ce tétralemme que je traduis par *Hôchûritsu* (principe du milieu²) en japonais est devenu le point fort du séminaire de Locarno en 1993 où la « logique du tiers inclus » fut définie et affirmée.

Cette réflexion se croise avec le thème principal de l'*École de Kyoto* qui étudie la logique du sujet et du prédicat. Kitarô Nishida (1870-1945) présente la logique japonaise du prédicat absolu en réponse à la logique occidentale du sujet absolu. Berque avance l'équation $[r = S/P]$ pour expliquer la médiance. Il explique que r (la réalité) est égal à la communication entre S (sujet) et P (prédicat). En d'autres termes, la réalité r est un sujet S considéré comme un prédicat P. Selon ce que j'en comprends, les théories du sujet et du prédicat sont dépassées et la notion de trajectivité implique l'interaction entre S et P. Ce qui me semble confirmé par la citation qu'il a donné du grand géographe Élisée Reclus (1830-1905) qui s'exprimait ainsi en 1905 : « *L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même* ».

Éléments de similitude avec la philosophie de Gabriel Marcel.

Lorsque Augustin Berque affirma que le « dualisme classique occidental », en séparant le sujet de l'objet, était responsable de la sixième extinction des espèces qui est en cours, je ne pus que me sentir en accord avec lui. Je suis convaincu que le sujet et l'objet sont liés et interdépendants. Que la nature n'est pas un objet. C'est une vie créatrice dont nous faisons partie. Libérée de ce rôle illusoire d'objet, la nature fait partie de moi. Plus exactement, « je » fais partie de la nature. Et dans cette perspective, la nature redevient le sujet principal. Et ainsi on pourrait même dire que la nature pense.

Cette analyse me remettait en mémoire la critique de Gabriel Marcel vis-à-vis du XXème siècle. Il affirmait que ce siècle empruntait le chemin de l'existentialisme avec une philosophie d'un individualisme à la solitude infinie, alors que l'existence n'est pas dans le solipsisme et ne peut se former autrement qu'en tant que *CO-ESSE, Être avec*.

Juste après son dernier séjour au Japon, Gabriel Marcel me confia la réflexion suivante : « *J'ai appris au Japon que la communion entre les hommes et la nature est possible* ». Quelle ne fut pas mon émotion d'entendre ces mots de la part d'un grand chrétien ! Le mot communion, pour un chrétien, représente en effet la Cène. C'est un rite sacré durant les messes catholiques. Durant celles-ci les hommes s'unissent avec le corps du Christ en recevant l'hostie.

Si Watsuji définit les hommes en tant que « Inter-personnes (*kanjin*) ». Marcel, quant à lui, parle

² Traduction Marc Humbert. Rappel, le principe du tiers exclu est aussi dit principe du milieu exclu.

« d'*Intersubjectivité* ». Leurs définitions me semblent se rejoindre comme par miracle. La définition de Watsuji concerne l'être humain en tant que relation. Mais Gabriel Marcel est allé au-delà. Dans le calme de l'enceinte du sanctuaire du temple d'Ise, il ressentit que cette interaction (communion) s'appliquait aussi à la nature considérée jusque-là comme objet.

Je rapporte ces détails car j'aimerais démontrer aux lecteurs que la notion de rivalité entre « Est-Ouest » est totalement dénuée de sens. Cette vision du monde fut exploitée durant et après la Seconde Guerre mondiale pour légitimer le positionnement politique du Japon et de l'Asie. Mais cette rivalité Est-Ouest est grossière et dangereuse. Ce n'est pas une posture ouverte au dialogue laissant la place à un espoir pour le monde. Le vrai débat doit être à propos du monde d'avant et celui d'après le divorce avec la nature qui a eu lieu il y a 300 ans.

En fait, la nouvelle ontologie de Watsuji, de Marcel et de Berque tient l'existence pour une interaction entre sujet et objet, entre l'homme et la nature. Cette approche nous évoque la thèse avancée par les physiciens quantiques comme Niels Bohr ou Werner Heisenberg : « *Dans le grand théâtre de l'existence, nous sommes nous-mêmes à la fois acteurs et spectateurs* ».

Mais dépasser cette tradition occidentale que la Sorbonne et autres lieux majeurs poursuivent n'est pas chose facile. J'en veux pour preuve un incident que j'eus l'occasion de vivre, après qu'il m'avait été donné la possibilité de m'exprimer grâce à Gabriel Marcel.

Cela s'est passé lors de l'été 1973, en Normandie, au Château de Cerisy-la-Salle, un lieu de rencontres intellectuelles qui accueillit même Martin Heidegger sur qui pesaient des doutes concernant sa possible coopération avec les Nazis pendant la guerre. J'y séjournais avec famille, toute une semaine, à l'invitation de Gabriel Marcel pour participer à un séminaire en résidence qui avait pour objet de débattre de sa pensée, en sa présence.

C'est le dernier jour, où nous pûmes aussi découvrir des œuvres musicales et pièces de théâtres de Gabriel Marcel, que j'ai pris la parole. Après avoir souligné l'intérêt et l'importance de la rencontre, je me permis de critiquer l'autosatisfaction de la Sorbonne qui pensait enseigner « La » philosophie. Je prétendais que la philosophie qui y était enseignée, n'était que celle d'une partie du monde, qu'elle n'était pas universelle et que d'autres philosophies existaient, toutes aussi pertinentes. Mon propos qui remettait en cause la Sorbonne déclencha un brouhaha de critiques dans la foule des professeurs qui composaient l'assistance. Mais une voix, celle de Gabriel Marcel, les fit taire en un instant : « *Moi aussi j'aspire à être cosmopolite !* ». J'avais essayé d'expliquer que la Sorbonne représentait la tradition Platonicienne et chrétienne, pour laquelle l'« Être » est statique, non pas en « devenir ». Et que cette pensée présuppose qu'« Être » est le *bien*, que le *Néant* est le *mal*. Après cette brève tempête, Paul Ricoeur me fit venir à part et m'avoua, « *Moi aussi je pense de même. Mais la barrière des langues dans la philosophie est bien trop grande* ».

Augustin Berque me paraît être quelqu'un qui a su dépasser cette barrière des langues. J'ai noté ce qu'il dit sur les absolus S (Sujet) et P (Prédicat). « *En Occident l'absolu concerne l'existence (being) et le logos, en Orient, l'absolu concerne le néant (Nothingness) et le Dharma* ». C'est lui qu'il nous faut suivre. Et examiner au plus près les paroles de « ce dieu en devenir », des hébreux « *Ehieh Acher Ehieh* » qui s'exprime sur le Mont Horeb. Et repenser ce que je citais plus haut du début de l'évangile selon Saint-Jean, c'est-à-dire « les mots en tant que son ». S et P de Berque résonnent entre eux, S est en même temps P. Bref, il me semble que nous avons trop longtemps vécu dans l'opposition stérile « Orient-Occident ». L'un mystique, l'autre rationnel, comme en témoigne les mots de Kipling (Joseph Rudyard Kipling, 1865-1936) « *l'est est l'est, et l'ouest est l'ouest, les deux ne se rencontreront jamais* ». Fort heureusement Gabriel Marcel ou/et Augustin Berque nous ouvrent cette barrière et nous invitent à dépasser cette opposition¹.

Le mouvement convivialiste

Nous trouvons un autre exemple remarquable de dépassement qui est né en France : Le Mouvement Convivialiste. Ce mouvement a débuté lors d'une rencontre franco-japonaise à Tokyo en 2010, il produisit le Manifeste convivialiste en 2013 puis édita un second Manifeste en 2020. L'idée centrale est celle de construire le « vivre ensemble ».

Le mot convivialité vient de Ivan Illich (1926- 2002). Mais il correspond foncièrement à la notion japonaise de « *Kyosei* » qui est issue d'un précepte bouddhique très ancien, celui de « *Tomoiki* » (vivre ensemble) de *Jōdo-shu*, l'école de la terre pure de l'époque Kamakura (XIII^e siècle).

Le mouvement convivialiste a lancé au monde un appel à la reconnaissance de la nature humaine comme interdépendante avec toutes les autres vies et faisant partie intégrante de la nature. Marc Humbert en prit l'initiative avec Alain Caillé, Serge Latouche, Patrick Viveret, et ils publièrent ensemble Le manifeste convivialiste - Déclaration d'interdépendance (2013) avec 62 co-auteurs. Quand un de mes amis, Jun Nishikawa (1936 – 2018) de l'Université de Waseda a publié un livre sur ce mouvement né en France, j'ai pris l'initiative en 2018 d'organiser un symposium à la Maison franco-japonaise de Tokyo avec lui et avec la participation de Marc Humbert en tant que représentant de ce mouvement. Je pense qu'il est utile de présenter l'abrégé du second manifeste convivialiste publié en 2020 dont je suis moi-même cosignataire. Ce Second Manifeste convivialiste - Vers un monde post-néolibéral - a réuni 275 cosignataires de 33 pays sous le nom de Internationale Convivialiste.

Abrégé du manifeste sur le convivialisme (selon Alain Caillé)

Le convivialisme, philosophie politique de la vie en commun (de la convivence), de l'art de coopérer en s'opposant sans s'entretuer, explicite les valeurs ultimes qui animent tous ceux, de provenances idéologiques très diverses, qui ne se résignent à abandonner la maîtrise, et donc la survie du monde, ni aux chantres de la globalisation néolibérale, ni aux prophètes d'un nationalisme fascisant (les deux allant parfois, voire souvent de pair). Les premiers, qui œuvrent à l'extension planétaire d'un capitalisme rentier et spéculatif, aspirent à la toute-puissance économique, à toujours plus de richesse. Ils saccagent la planète. Les seconds mobilisent le désir de toute-puissance politique et identitaire. Ils secrètent la haine et les pulsions meurtrières.

Les cinq principes du Second manifeste convivialiste sont les suivants :

- 1. La commune naturalité implique que les hommes font partie intégrante de la Nature, en constante interdépendance avec les écosystèmes dont ils ont la responsabilité de prendre soin.*
- 2. La réciprocité généralisée est une règle d'or qui invite à traiter autrui comme on voudrait être traité soi-même.*
- 3. L'empowerment ou l'émancipation des personnes et des collectifs est un processus qui vise à donner à chacun les moyens de participer à la vie sociale et de se réaliser.*
- 4. La coopération est une forme d'action collective qui repose sur la recherche d'un bien commun et qui permet de dépasser les conflits d'intérêts.*
- 5. Le bien-vivre est un objectif politique qui vise à promouvoir une qualité de vie pour tous, dans le respect des limites écologiques de la planète.*

Les personnalités intellectuelles, associatives et politiques (276 de 33 pays différents en 2023) qui ont cosigné le Second manifeste convivialiste se sont accordées sur ces cinq principes. Nous reconnaissons que le principe de commune naturalité qui affirme que nous ne sommes pas « maîtres et possesseurs de la nature » mais que nous faisons destin commun avec elle, est au cœur

de la pensée écologique que nous recherchons. On doit remarquer que dans une organisation internationale comme l'UNESCO on commence à entendre le mot « *Coviventia* ».

IV- Réflexions personnelles sur l'importance du jaillissement depuis le Milieu

Japon et principe féminin

Pour faire comprendre le lien qui me paraît fort entre le Japon et le principe féminin, il me faut vous rapporter les circonstances dans lesquelles la réalité de ce lien s'est imposée à moi. Elle est liée à la venue au Japon en 1974 d'André Malraux (1901-1976) quand il était ministre de la culture. Mais cette réalité puise dans une anecdote beaucoup plus ancienne.

Elle concerne un rêve que j'ai fait lorsque j'avais 20 ans. J'ai vu l'image du Japon. Ce fut une expérience bizarre qui m'arriva quelques secondes avant de me réveiller. Il y avait comme une colline et sur celle-ci je pouvais deviner la silhouette de quelqu'un. Baignée dans une lumière argentée de l'aube teintée légèrement de rose, cette silhouette portant un kimono blanc se tenait debout sur la colline. On aurait dit une femme. Sur ses lèvres, se dessinait un léger sourire. Je ne sais pourquoi mais à ce moment une voie intérieure me dit que c'était « l'image du Japon ». J'en ai même parlé à mes amis colocataires. Cette expérience ressemblant à un rêve éveillé ne se reproduisit plus et le temps passa. 20 ans. Avant que la visite de Malraux la fasse ressurgir de ma mémoire d'une manière inattendue. Des journalistes interrogeaient le ministre, lui demandant quelle impression lui faisait le Japon, et Malraux répondit : « *Légèrement le jour !* »

Je compris sa réponse comme correspondant à la fine lumière qui enrobait cette femme habillée de blanc que j'avais vu en rêve sur la colline. J'ai pensé Malraux a du Japon la même image que la mienne ! Cette lumière me paraît dépasser la dichotomie sujet-objet de la civilisation moderne décrite comme classique, dépasser l'algorithme du tiers exclu, et laisser se dessiner une image dans le « flou du matin ». Je ressentais que la logique face à l'absurde, l'antagonisme entre le corps et l'esprit, constituait ce qu'on appelle le principe masculin, alors que celui qui englobe doucement les deux extrêmes constitue le principe féminin.

Cette manière de penser a été exprimée par un écrivain japonais renommé Ryōtarō Shiba (1923-1996). Lors de sa rencontre avec Donald Keene (1922-2019) il a affirmé « *Les origines du Japon sont marquées par le principe féminin* ». Il considère que l'archétype des Japonais réside dans le « *Taoyame-buri* » (style poétique féminin apparaissant dans la littérature du moyen âge et expression de la féminité) et contraste avec le « *Masurao-buri* » (style poétique masculin expression de la virilité). Historiquement, on observe une montée du style masculin lors de périodes extraordinaires comme à l'occasion des invasions mongoles du XIII^e siècle ou des deux guerres mondiales du XX^e siècle, mais lorsque la vie revient à la normale, on retourne au style féminin.

Shiba explique que le principe masculin est « universel » et « objectif ». En contrepartie le principe féminin est « personnel » et « subjectif ». Dans le premier cas, le sujet principal est séparé de l'objet. Dans le second cas, c'est un tout. La littérature de l'époque Heian (du IX^e au XII^e siècle) marquée par les écrivaines Murasaki-Shikibu ou Seishō-Nagon en est l'apogée. Du moyen âge jusqu'à l'époque Meiji le principe féminin occupe la place centrale dans la littérature japonaise. D'après Motoori Norinaga (1730-1801), c'est la littérature du *Mono-no-awaré* - l'émouvance éphémère des choses.

Dans le bureau de Minakata Kumagusu (1867- 1941) à Wakayama j'ai vu un exemplaire du livre *Hōjōki* (*Notes de ma cabine de moine*) écrit par le moine kamo-no-chōmei (1155- 1216). On peut

y lire « *Le courant de la rivière ne s'arrête point et l'eau ne revient jamais...* ». Kumagusu vit en cette œuvre ce qu'on appelle *mujô* – l'impermanence de choses- à l'image de l'éphémère dans la nature. Et alors que j'observais sa bibliothèque, la pensée d'un philosophe lointain, qui vécut un siècle avant Socrate (v. 470/469-399 av. J.-C.) me revint à l'esprit. Il s'agit d'Héraclite d'Éphèse (550-480 av. J.-C.) qui proclamait : « *On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve* ». Était-il dans le même état d'esprit en regardant la mer du haut de la colline d'Éphèse ? Toujours est-il qu'il constate que l'être ne dure car *Panta rhei* -tout passe- autre manière de dire l'impermanence de choses, leur caractère éphémère.

André Malraux, que je viens de citer considéra que le principe féminin était l'axe horizontal du Japon. Mais intuitivement cet esprit aiguisé devina l'existence d'un axe vertical qui évoque le Bushido. Je m'en suis aperçu lorsqu'il admirait la cascade de *Nachi*, un lieu sacré pour le Shinto. Je lui demandais alors : « Quand avez-vous remarqué que le Japon était différent de la Chine ? » Il me répondit : « *Lorsque j'ai entendu le son du tambour Nô, qui coupe le temps* ». Pour lui, les caractéristiques des Japonais étaient le sacré et la sérénité.

D'où la lumière et le son jaillissent

Regardez les tableaux de Vincent Van Gogh (1853-1890), la lumière que dégagent les cyprès qu'il peignit à Arles, la force qu'il en ressort. Il n'a pas exprimé cette force avec une seule couleur. Ou même en mélangeant les cinq couleurs, cela ne donnerait que du gris. Sur sa toile, chaque couleur vit son indépendance tout en étant juxtaposée. De ces couleurs plaquées l'une à côté de l'autre jaillit une lumière. Les impressionnistes savaient que lorsque deux couleurs différentes sont mises côte à côte, une lumière se dégage du « milieu ». Les Nymphéas de Claude Monet (1840-1926) ou le pointillisme de Georges Seurat (1851-1891), les portraits de femmes d'Auguste Renoir (1841-1919) possèdent tous cette lumière du « milieu », mais sans exprimer la splendeur de la vie de façon aussi éclatante que Van Gogh.

Les accords de musique témoignent eux aussi de la beauté du « milieu ». Si la gamme musicale de tous les membres de la chorale était une note unique, cela ne serait qu'un unisson. L'harmonie est ce qui naît « entre » les sons. L'équilibre ici est très important. Lors du séminaire UNESCO de Vancouver en 1989 on questionna les possibilités d'une symbiose entre les êtres humains et la Terre. Le mot-clé qui en ressortit fut « l'équilibre ». L'accord naît lorsque les différentes gammes se répondent tout en restant elles-mêmes et mais en équilibre entre elles. Ce que j'aimerais appeler la « connaissance du Milieu » n'est autre chose que cette lumière et cet accord qui naissent au milieu ; entre S et P, entre soi et autrui, entre l'humain et la nature. La lumière jaillit du Milieu. Ce qui fait que seul, on ne peut pas grand-chose, comme le souligne à sa manière la philosophie du Mandala.

Le concept du Mandala, image cosmique du Bouddhisme Mahayana est défini de la manière suivante par la sociologue japonaise Kazuko Tsurumi (1918-2006). « *C'est le chemin pour vivre ensemble où les différences, tout en restant différentes, s'entre-aident et se complètent* ». Il est important que les différences restent des différences. Et en même temps tout communique avec tout. C'est grâce à ces différences que la lumière peut jaillir. J'existe ici grâce à l'existence des êtres différents.

L'essentiel est de respecter autrui comme soi-même, et de partager sa peine, son pathos, autrement dit, d'avoir de la compassion. Avoir de l'empathie plus que de la sympathie. En japonais nous avons le mot « *Okagesamade* » (grâce au ciel) que l'on utilise tous les jours sans y faire attention. Mais on ignore que l'origine de cette expression était la manifestation d'une perception du monde où l'existence de chacun n'est possible que grâce à tout ce qui l'entoure. En Afrique, on trouve

aussi une référence à cette réalité avec la philosophie *Ubuntu* qui enseigne : j'existe comme humain parce que la société est là.

Au-delà des nations

Ce que l'immunologie nous apprend. En 2020, avec la COVID-19 qui entraîna la fermeture simultanée des frontières dans le monde entier, un mouvement de refus d'autrui apparut. Qu'est-ce qu'entraîne le rejet de l'autre ? Écoutons les paroles d'un excellent immunologiste japonais Tomio Tada (1934-2010). Il se fit remarquer par l'utilisation des mots « soi » et « non-soi » lors de son explication sur l'immunité. Les cellules immunitaires se battent contre le non-soi en créant des anticorps et ainsi essayent de l'éliminer. Mais que se passe-t-il lorsque tous les « non-soi » ont disparu ? Les cellules immunitaires en trop grande quantité commencent à créer un non-soi dans le soi et déclenchent ce qu'on appelle une tempête de cytokine (choc cytokinique). En d'autres termes, le soi attaque ses propres cellules.

Cette vérité de l'immunologie est compatible avec le concept du soi qui vit dans une communauté des humains. La vie est agréable dans un groupe sociétal possédant la même culture, mais si l'on reste plongé dans la douceur d'une seule sagesse collective, cela signifie qu'on est fermé au reste du monde. Ce sont des « sociétés entre quatre murs » dont le jardin d'Éden fut le premier exemple. Ceci revient à considérer les sociétés en dehors de ces murs comme non-soi et de les rejeter.

Ainsi, on peut dire que le Japon ne fait pas encore partie de ce monde. Les athlètes utilisent encore l'expression « Se battre contre le monde ». Si vous êtes un citoyen du monde vous ne devriez pas avoir ce genre de propos. Aussi les médias de ce pays utilisent trop souvent le mot *kaigai* (Outre-mer), comme s'il y avait un autre monde en dehors des murs de ce pays sacré.

Cette pandémie nous a montré que c'est le moment pour le Japon de faire partie de la société internationale. Nous devons réfléchir et agir en tant que terrien, citoyen de la terre. Voilà la leçon que nous donne un microscopique virus.

Mais alors, en tant que citoyen de la Terre, quel serait la langue commune ? Ce ne peut pas être l'anglais. Je suis convaincu que c'est la langue de la *sincérité*, en japonais « *Makoto* ». C'est ce que j'ai appris au travers de mes activités internationales. L'anglais est une langue pratiquée uniquement par 7% des personnes sur terre (Américains et Anglais compris). Comment pouvons-nous communiquer avec les autres qui sont du monde ? Bien-sûr, l'apprentissage de plusieurs langues est important. Mais la seule et unique langue reçue par tous n'est pas un idiome. C'est la sincérité. Seule la sincérité est un langage universel.

Vers l'universel et vers la vie : pour une spiritualité transversale

Rappelons que Jésus-Christ ressuscita le troisième jour après sa mise au tombeau. Et devant ses apôtres, il proclama : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ». En japonais le mot pour « cœur pur » est « *Makoto* ». Dieu possède un autre nom : Amour. L'amour possède un autre nom : La vie.

« *Tant que l'on ne trouve pas un véritable dieu, on a tendance à diviniser la nation* », disait l'ancien recteur de l'Université de Tokyo, Shigeru Nanbara (1889-1974). Et la divinisation de la nation n'est autre chose qu'une religion qui nous amène à la destruction de la concorde mondiale.

Plus récemment Yuval Noah Harari (né en 1976) écrivait : « *Le fossé entre la spiritualité et la religion est beaucoup plus grand que l'on ne pense. Alors que la religion est une liste de*

règlements, la spiritualité est un voyage » (in *Homo Deus*). Le mot « religion » n'existait même pas en japonais. Il évoque une organisation, c'est-à-dire une structuration. Plus une croyance est structurée, plus les véritables dieux s'appauvrissent puis meurent. Cette forme structurée, c'est à dire institutionnelle, ferme les portes du chemin vers la spiritualité, aspiration à la vie. Les croyances meurent silencieusement lorsqu'elles deviennent des institutions.

Nous devons donc partir en voyage. Nous devons nous séparer des formes, casser les murs de nos idées préconçues. C'est alors que nous rencontrerons d'autres êtres et que les dialogues avec ces autres vont changer notre soi. Les autres aussi vont changer.

Il me semble qu'il faut quitter « l'Universel » pour aller vers le « Transversal ». Le concept « d'Universel » est celui qui a guidé le monde du XVIII^e au XX^e siècle. Mais est-ce que nous devons rester là ?

L'universel implique « *Uni* » (un) « *verso* » (se diriger vers). C'est beau. Mais le problème est que cet 'Un' était fixé d'avance. 'Un' doit être rationnel-masculin-occidental. Je pense donc que nous devons maintenant dépasser la notion de l'universel classique pour aller vers le transversal, c'est-à-dire vers des valeurs partagées par toutes civilisations, celles qui pour cette raison pourraient être dites des « valeurs transversales ». Ce n'est pas à la surface des cultures mais dans leurs profondeurs que nous trouvons les choses qui résonnent dans les cœurs. Là, les différences tout en restant des différences peuvent s'accorder. Elles refusent l'unification, elles résonnent les unes avec les autres.

Mais ces mots ou cet espoir ne sont pas la fin du voyage. La philosophie consiste à continuer à se poser des questions. Nous devons continuer à marcher. Il nous faut continuer le voyage sans fin des rencontres. Un voyage vers « la lumière née du milieu » comprend que chaque chose tout en restant définie, existe en relation avec toutes les autres et que la lumière surgira de leur « milieu ». Alors, la raison vibrera avec la sensibilité et résonnera avec la spiritualité. Ce que nous cherchons c'est une nouvelle raison ouverte.

Il y avait dans le jardin d'Éden, deux arbres sacrés : « L'arbre de la vie » et « L'arbre de la connaissance ». L'histoire des civilisations humaines a été celle de cet homme qui mangea le fruit interdit de l'arbre de la connaissance et qui tel que prédit par le serpent, est devenu « comme un Dieu », et a asservi tous les êtres vivants de la terre, oubliant l'existence du premier arbre, celui de la vie. Nous devons maintenant rebâtir une « civilisation de la vie » pour remplacer l'actuelle « civilisation de la force » qui a été le fruit du divorce de l'humanité avec la nature.

ⁱ Peut-être que l'ordinateur quantique encore à venir serait susceptible d'être un outil pour franchir cette barrière. On se pose des questions à propos des intelligences artificielles multifonctionnelles qui apparaissent de nos jours. Est-ce qu'un cerveau artificiel peut remplacer l'homme ? Il est certain que ces intelligences artificielles qui fleurissent prendront la place des hommes dans de nombreux secteurs. Le superordinateur Fugaku 415-PFLOPS a remporté la prestigieuse appellation du « plus puissant supercalculateur au monde » en 2020. Il ne prend qu'une minute pour un calcul qui prendrait une année entière à 200 hommes. Mais la langue des ordinateurs n'est que 0 et 1. Il n'y a rien d'autre. Même si l'alignement des 0 et des 1 s'allonge, ce n'est qu'une succession de < on > et de < off >. L'ordinateur ne peut échapper à l'algorithme de tiers exclu ; « A n'est pas non A ». Lorsque la séquence s'allonge à l'infini, on dirait que 0 et 1 convergent, mais nul n'en est sûr. Rappelons-nous le paradoxe de Zénon sur Achille et la tortue. Tant que nous restons dans cette logique, Achille ne pourra jamais rattraper la tortue.

En revanche, les ordinateurs quantiques en cours de réalisation par l'application de la super-conductivité des matières et qui seraient plusieurs milliers de fois plus performants que les ordinateurs actuels, sont basés sur une logique du tiers inclus où le 0 et le 1 existent en même temps. 0 est en même temps 1. A est A et en même temps non-A. L'algorithme

des ordinateurs quantiques est donc basé sur la double affirmation du tétralemme, la logique du tiers inclus que nous avons trouvé grâce à notre dialogue avec la physique quantique.